

Entretien avec Sylvie Van Brabant

André Lavoie

Volume 16, numéro 4, hiver 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33848ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

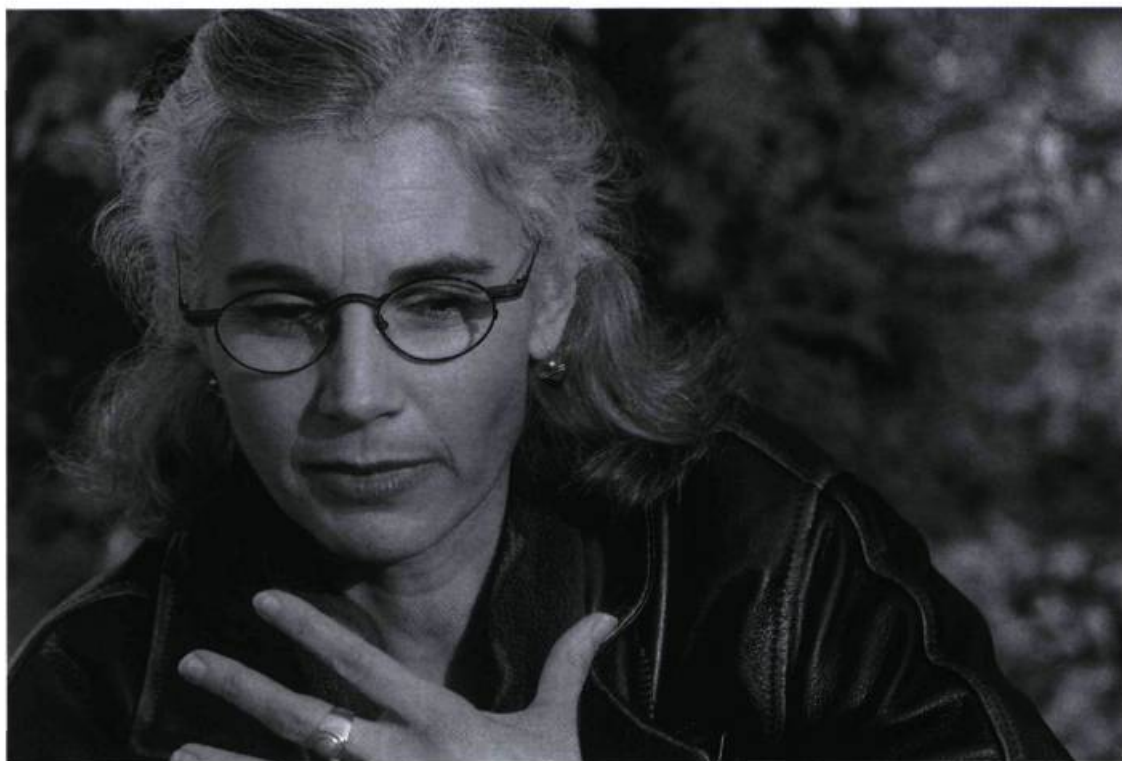
0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lavoie, A. (1998). Entretien avec Sylvie Van Brabant. *Ciné-Bulles*, 16(4), 40–43.



Sylvie Van Brabant, réalisatrice
(Photo: Véro Boncompagni)

«Le cinéma, pour moi, c'est d'abord et avant tout des rencontres.»

Sylvie Van Brabant

par André Lavoie

On peut qualifier Sylvie Van Brabant de cinéaste engagée mais pas tellement selon les saints évangiles des militants zélés des années 70. Elle demeure surtout engagée envers les personnes qu'elle écoute et qu'elle filme, engagée pour des sujets qui lui tiennent à cœur, qui ont une résonance profonde dans sa vie et engagée, finalement, par rapport au documentaire d'auteur. Cet engagement transpire dans tous ses films et ceux qui ont vu **Remous** savent à quel point la cinéaste peut

être patiente et aimante envers ceux qui acceptent de se livrer devant sa caméra attentive et intimiste.

Avec **Seul dans mon putain d'univers**, elle nous livre son meilleur film depuis **Remous** mais dresse un constat plus sombre que dans ce documentaire où trois femmes malmenées par la vie amorçaient, sous nos yeux, une surprenante guérison. **Seul dans mon putain d'univers**, c'est l'adolescence dans la tourmente, celle marquée pour la vie par la drogue, la violence, les centres d'accueil où l'on passe comme dans une gare et l'espoir toujours repoussé de pouvoir s'en sortir. La cinéaste a suivi, un peu partout à Montréal, Frédéric, Julien, Noé et Michel, les filmant parfois dans les endroits les plus sinistres et aux heures les plus creuses. Ils se sont confiés à la cinéaste et disent, avec une franchise désarmante mais aussi une certaine confusion, leurs craintes devant l'avenir, leur lucidité face à leurs limites et les nombreuses contradictions qui les habitent.

Ciné-Bulles: *Qu'est-ce qui vous a menée à vous intéresser à ces jeunes en difficulté?*

Sylvie Van Brabant: Au départ, il s'agit d'une expérience familiale assez douloureuse: mes deux en-

Entretien avec Sylvie Van Brabant

fants, mon garçon et ma fille, ont été battus, à quelques mois d'intervalle, par des jeunes à peine plus vieux qu'eux. Ces jeunes faisaient là un geste tout à fait gratuit. Plutôt que de juger et de condamner, j'ai tenté de comprendre pourquoi ils agissaient ainsi, connaître les raisons de toute cette violence.

Ciné-Bulles: *En décidant d'explorer un tel sujet, saviez-vous vraiment dans quelle galère vous vous embarquiez?*

Sylvie Van Brabant: Disons que je n'avais pas prévu en héberger quelques-uns ni me faire soutirer de l'argent! Mais on finit par s'attacher à eux; je savais que je leur faisais du bien. À de nombreuses reprises, je me suis levée à des heures impossibles et j'ai passé quelques nuits blanches. Tout cela fait partie de ma démarche. Pour réaliser un tel documentaire, c'est exigeant pour toi mais aussi pour ceux qui sont filmés: il s'agit d'un véritable échange.

Ciné-Bulles: *Mais cette compassion pour vos personnages vous influence-t-elle au point de modifier votre film pour tenir compte de leur point de vue?*

Sylvie Van Brabant: Je demeure toujours objective, presque froide, devant ce que je tourne. Prenons par exemple la fameuse séquence où Julien est sous l'effet de la drogue. Certains la trouvaient dérangeante et souhaitaient vivement que je la retire du film. D'autres disaient le contraire puisqu'ils trouvaient que cela illustrait très bien où il était rendu. Les effets des drogues, les «trips», on en parle beaucoup mais là on le voit. D'autres encore parlaient de voyeurisme, mais j'ai finalement tranché: ça sera à Julien de décider. S'il se sent vraiment lésé, nous aviserons. Je tiens à considérer son point de vue, mais la nuance est là: considérer. Je conserve toujours le *final cut*. C'est leur vie, mais c'est mon film.

Ciné-Bulles: *J'ai le sentiment que vous vous attachez davantage aux personnes qu'aux sujets.*

Sylvie Van Brabant: Je pars d'abord et avant tout d'une idée, d'un concept, et je tente de trouver les bonnes personnes pour le traiter, ceux qui véhiculent parfaitement le message que je tiens à transmettre au spectateur. Serge Giguère, mon caméraman, fait exactement le contraire lorsqu'il redevient cinéaste: il rencontre des personnages comme Guy Nadon, Oscar Thiffault ou Raymond Roy et décide de faire un film. Il m'arrive de chercher certains personnages pendant des mois. Par exemple, je connaissais bien les défauts de Michel,

il passait son temps à se cacher avec sa copine, mais je tenais à faire le film avec lui. Il a fallu que l'on s'apprivoise; je me suis fait soutirer un peu d'argent mais, pendant ce temps, j'apprenais à mieux comprendre les rouages de ce milieu particulier.

Pour les besoins du film, je tenais à ce qu'il y ait quatre garçons pour présenter quatre aspects différents de cette réalité. Je me suis retrouvée au Pavillon l'Oasis où les jeunes montent une pièce de théâtre. Cette expérience leur permet de verbaliser autrement leurs frustrations et leurs difficultés; ils transposent leurs problèmes dans un autre univers que le leur. Ils découvrent des facettes d'eux-mêmes qu'ils ne connaissaient pas, des talents cachés dans la chanson, la comédie, l'écriture, etc. Mais cette expérience peut aussi s'avérer difficile: la journée de la grande première, l'un des jeunes qui était dans la spectacle s'est sauvé et Julien a pris sa place au pied levé. En plus de se présenter devant un public souvent pour la première fois, ces jeunes-là jouent devant leurs parents et traitent de choses qui les concernent directement. Ce n'est pas facile à assumer.

Je tenais aussi à retrouver un garçon de race noire; j'ai finalement opté pour Noé, qui a vu deux de ses amis se faire tuer devant ses yeux. Dans le cas de Frédéric, je ne l'ai pas choisie, c'est plutôt lui qui m'a choisie. Avant de participer à la pièce de théâtre, il était d'une timidité presque malade. Mais le fait de se retrouver sur une scène lui a donné une véritable assurance, il était littéralement poussé par l'adrénaline, la même adrénaline qui le stimulait à faire des mauvais coups. Il a compris que l'on pouvait aussi éprouver cette sensation pour réaliser des choses positives. De mon côté, je ne me sentais pas prête à m'impliquer avec lui: dans sa famille, certains étaient impliqués dans des gangs de motards, dans des grosses histoires de drogues. Je n'étais pas certaine de vouloir plonger dans ce monde-là... Les jeunes savaient qu'à la suite de la pièce de théâtre je choisirais quatre personnes pour participer au film. Frédéric a donc signifié à ma productrice, Nicole Lamothe, qu'il était intéressé à s'embarquer dans ce projet assez fou.

Ciné-Bulles: *Le film présente quatre regards sur quatre jeunes qui vivent, malgré les apparences (centres d'accueil, décrochage, drogues, etc.), des réalités bien différentes.*

Sylvie Van Brabant: Il me fallait être à l'écoute de chacun, aller à leur rythme, les mettre en confiance.

Seul dans mon putain d'univers

16 mm / coul. / 85 min / 1997 / doc. / Québec

Réal.: Sylvie Van Brabant
Image: Serge Giguère
Son: Diane Carrière
Mus.: André Duchesne
Mont.: René Roberge
Prod.: Lucie Lambert - Productions du Rapide-Blanc et Nicole Lamothe - Office national du film du Canada
Dist.: Office national du film du Canada

Filmographie de Sylvie Van Brabant:

- 1977: *C'est le nom d'la game* (m.m.)
- 1980: *Depuis que le monde est monde coréal*, par Louise Dugal et Serge Giguère
- 1983: *le Doux Partage* (c.m.) coréal, par Serge Giguère
- 1986: *Ménotango* (c.m.)
- 1986: *Nuageux avec éclaircies* (c.m.)
- 1990: *Quelle pilule!* (c.m.)
- 1990: *Remous*
- 1994: *Mon amour, my love* (m.m.)
- 1995: *le Dernier Trip*
- 1997: *Seul dans mon putain d'univers*

Leur parcours est encore plus chaotique que ce que l'on voit dans le film. Julien, par exemple, devait toujours être rassuré. Il a fait des rechutes, il a subi une cure de désintoxication. À un certain moment, j'ai été obligée de l'acculer au pied du mur: je n'avais pas de film avec lui, pas assez de matériel. Mais j'ai finalement compris que l'équipe de tournage le gênait énormément. À plusieurs reprises, je me suis retrouvée seule avec lui, tournant avec ma HI-8, créant ainsi un meilleur contact.

Ciné-Bulles: Vous souhaitiez offrir un peu d'espoir au spectateur, lui montrer que ces jeunes pouvaient s'en sortir. Mais ce processus de réinsertion, de «guérison», prend parfois du temps, beaucoup de temps.

Sylvie Van Brabant: Je m'en allais dans cette direction; c'était véritablement mon but, mais j'ai compris que ce n'était peut-être pas possible. Il a fallu que j'envisage mon film autrement. Comment faire croire au spectateur que la réinsertion sociale est toujours possible, que ces jeunes, malgré de nombreux obstacles, peuvent s'en sortir, que les centres d'accueil demeurent une bonne solution, etc. Toutes leurs hésitations et leurs rechutes prouvent, malheureusement, que ce n'est vraiment pas facile de s'en sortir.

Le documentaire préconise l'accompagnement, l'écoute, et permet de bien marquer l'évolution des différents personnages. Si j'avais réalisé un reportage, je n'aurais offert au spectateur que de très brefs moments de leur vie, des flashes. Dans un documentaire, on peut mettre les choses en perspective, sentir, comme dans le film, que la société est bien présente, qu'elle a un poids, un impact réel sur la vie de ces jeunes. Malheureusement, dans la version écourtée que j'ai préparée pour la télévision, la société est seulement en arrière-fond, certaines séquences clés (celle avec Julien sous l'effet de la drogue, la chanson rap du groupe de Noé) ont été retirées et les personnages ne possèdent pas la même profondeur.

Ciné-Bulles: Les quatre garçons sont très importants dans le film, mais on voit peu l'entourage: les travailleurs sociaux, les parents, etc.

Sylvie Van Brabant: On voit brièvement les gens qui travaillent au Pavillon l'Oasis, mais je voulais porter mon attention sur les quatre garçons, même si je ne souhaitais pas non plus perdre de vue le fond social. Dans le cas de la mère de Julien, il m'appar-

raissait important de présenter son point de vue, celui de gens d'une génération possédant souvent une éducation de niveau universitaire, avec de «bonnes jobs» (journalistes, médecins, etc). Cela me permettait de montrer clairement que ces jeunes-là ne sont pas tous issus des couches défavorisées mais aussi de la classe moyenne et supérieure. Beaucoup de ces parents appartiennent à ma génération et il faut reconnaître que nous avons eu, étant jeunes, un autre rapport face à la drogue. La ligne est plus difficile à tracer entre ce qui est permis et ce qui ne l'est pas, tout en considérant le bien de son enfant. Mais Julien représente une minorité parce qu'en général ces jeunes sont davantage issus de milieux pauvres et de familles éclatées.

Ce qui est très difficile, c'est de bâtir une véritable relation avec eux, d'établir des balises, de savoir ce qu'ils veulent vraiment. Par exemple, si je n'avais pas gardé Michel chez moi, j'aurais sans doute éprouvé beaucoup plus de difficultés à le cerner, à le comprendre. Lors de la dernière entrevue que nous avons tournée ensemble, je savais exactement où il était rendu. Quand tu développes une telle intimité avec les gens qui participent à ton film, ils ne peuvent plus te raconter de mensonges... Mais pour moi, la compassion, l'encouragement, cela demeure essentiel à ma démarche. Malgré leurs difficultés et leurs mauvaises actions, je connais leur valeur. Venir chez moi, pour eux, cela représentait comme un oasis, une pause, avant de replonger dans leur monde.

Ciné-Bulles: Malgré des perspectives d'avenir plutôt limitées, vous demeurez malgré tout optimiste.

Sylvie Van Brabant: Oui. D'ailleurs, toutes les études que j'ai consultées disent la même chose: plusieurs jeunes, dans la même situation que ceux dans le film, s'en sortent souvent grâce à l'intervention d'un seul adulte. Mais un adulte qui les aime vraiment, en qui ils ont confiance, qui les amène à se dépasser. Cet adulte n'est pas facile à trouver. Michel, par exemple, a été ballotté d'un endroit à l'autre, il n'a jamais développé de relations durables et significatives avec les adultes; il est devenu extrêmement manipulateur. C'est pour cela que j'ai eu tant de difficultés à les apprivoiser, parce que pour eux je fais forcément partie du monde des adultes: des gens qui veulent quelque chose en retour, qui veulent les exploiter.

Je ne peux pas développer une grande intimité avec mes personnages si je ne suis pas capable de bien les connaître, de leur parler, de passer du temps avec

Entretien avec Sylvie Van Brabant

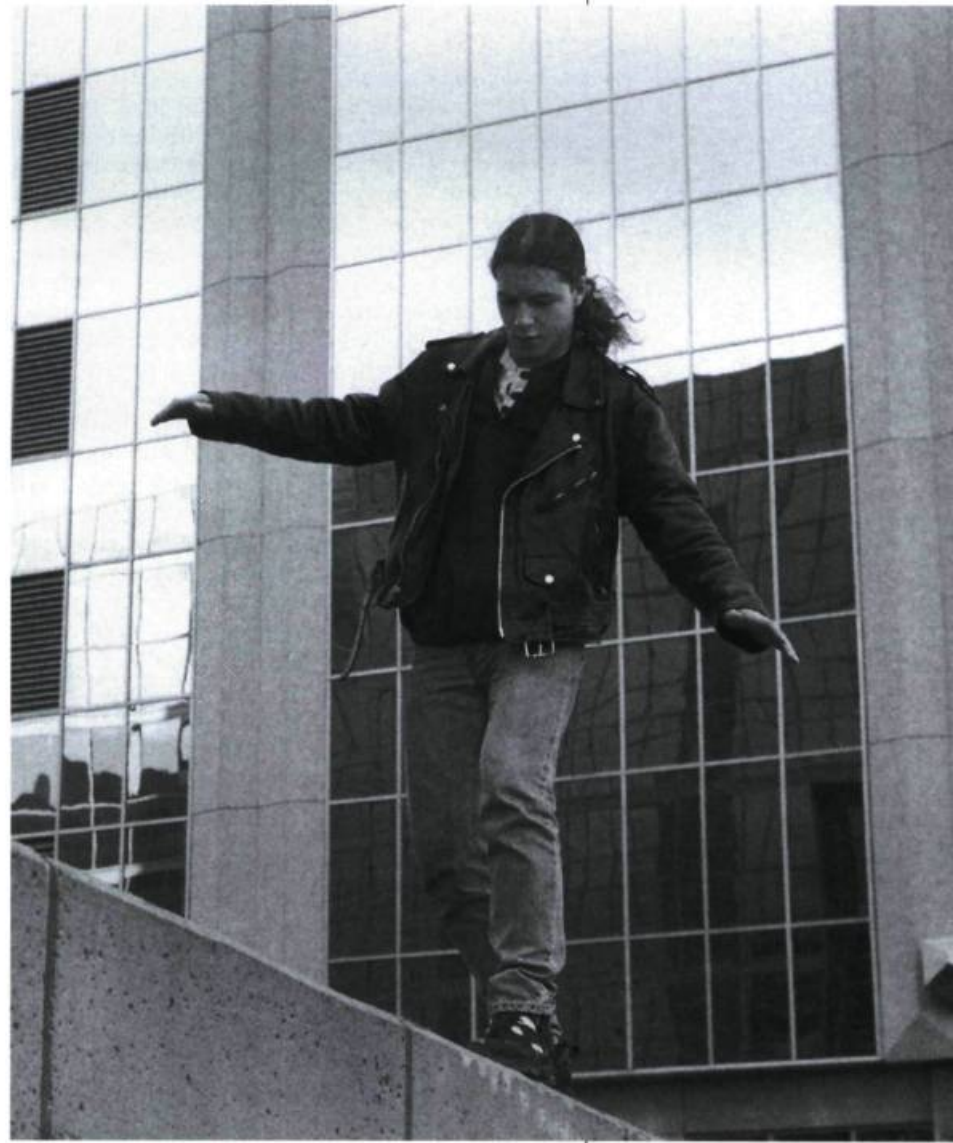
eux. Le cinéma, pour moi, c'est d'abord et avant tout des rencontres. Je revois encore des gens avec qui j'ai fait mes premiers films, dont ceux dans **Depuis que le monde est monde**: ça remonte déjà à 17 ans! Je pourrais encore faire des films avec eux parce qu'ils ne se sont pas sentis lésés dans le processus cinématographique. Ils y ont participé activement. Ce sont toujours de grandes expériences de vie.

Ciné-Bulles: *Après plus de 20 ans de réalisation de films documentaires, il s'agit de la première chose qui vous stimule?*

Sylvie Van Brabant: Oui. Il faut trouver des motivations puisque le cinéma documentaire n'est pas tellement soutenu, financièrement parlant. La somme de travail, de recherche et de préparation que cela exige en comparaison avec ce qui te revient en salaire... Je me battrais toujours pour le documentaire, mais on se retrouve dans un cercle vicieux: si on n'obtient pas de contrat avec un diffuseur télé, pas de film. Et à travers tout cela, il faut vivre. Ces dernières années, je suis devenue productrice parce qu'il me fallait d'autres sources de revenus. Mais comme productrice, même si je donne le meilleur de moi-même pour développer des projets, je ne retire pas la même satisfaction qu'en tant que réalisatrice. Lorsque tu réalises un film, c'est véritablement le tien, tu le signes. En production, il faut que tu jongles avec les chiffres, que tu remplisses les formulaires, etc. Je suis d'abord et avant tout cinéaste, mais j'ai tout de même besoin d'un cadre minimal pour travailler. Lorsque j'ai fait **le Dernier Trip**, un reportage sur trois jeunes qui se sont suicidés à Vancouver, j'avais quatre mois pour le réaliser. Les enfants étaient morts depuis seulement deux semaines, les parents et les amis étaient encore sous le choc. On m'a choisie pour mon expérience de documentariste: je sais comment apprivoiser les gens, réussir à ce qu'ils puissent se confier à la caméra. Mais cela prend du temps, de la patience. Il fallait terminer le film le plus rapidement possible; moi, j'y aurais mis au moins un an. En ayant eu plus de temps, j'aurais sans doute pu montrer plus d'espoir. Par exemple, dans **Remous**, les trois femmes finissent par s'en sortir parce que je me suis offert le luxe de les attendre, de les accompagner dans leur démarche. Mais ces trois femmes étaient beaucoup plus âgées que les quatre jeunes de mon dernier film: eux sont encore à l'adolescence, bien des choses peuvent se produire à cet âge!

C'est évident que le constat est plus pessimiste dans **Seul dans mon putain d'univers**: ces jeunes-là sont

seuls, ils le sont aussi lorsqu'ils sont avec d'autres, et, à notre époque, c'est tout aussi difficile d'être parent qu'être adolescent. On traverse une crise de civilisation où il n'y a que l'argent qui compte. Un peu comme si l'humanité voulait se faire hara-kiri. J'en ai vu des enfants de 12-13 ans tomber dans la drogue... Je me considère comme une grande optimiste... mais mon optimisme est parfois mis à rude épreuve! Surtout de la part de ceux qui prennent les décisions. Ils ne se rendent pas compte que l'on ne peut pas vivre longtemps dans un tel déséquilibre économique. Ça va nous péter en pleine figure tôt ou tard. J'ai hâte que le gros bon sens finisse par triompher! ■



Frédéric dans **Seul dans mon putain d'univers** de Sylvie Van Brabant